

—C'est ce que nous verrons. Vous seule madame, pouvez mettre un obstacle à mon projet, mais je ne désespère pas d'obtenir votre consentement.

—En vérité votre audace est sans bornes.

—Ce n'est pas être audacieux que de désirer vivement la possession d'une jeune femme aussi charmante que mademoiselle de Précourt.

—Tout cela est absurde, monsieur, et je suis vraiment trop bonne de vous répondre. Je n'ai que ceci à vous dire : Ma fille ne vous aime pas.

—Elle m'aimera. D'ailleurs elle ne me déteste pas, c'est déjà quelque chose.

—Vous savez aussi bien que moi, monsieur, que le cœur de Jeanne n'est plus libre.

—Elle aime ou croit aimer M. Georges Lambert, un officier de marine, fit-il d'un ton dédaigneux. Mais il est parti, elle l'oubliera.

—Oui, il est parti, dit la baronne en soupirant, et vous êtes certainement pour beaucoup dans cette décision imprévue qui l'a subitement éloigné de ses parents.

—J'avoue volontiers que je n'y suis pas étranger.

—Ce que vous avez fait là est infâme, monsieur.

—Du tout. J'ai voulu seulement écarter de mon chemin un obstacle. La rivalité de M. Lambert me gênait. Pourquoi me serais-je fait de ce jeune homme un ennemi ? Il n'a pas à se plaindre, du reste : le voilà lieutenant de vaisseau, dans quatre ou cinq ans, il sera capitaine de frégate. S'il n'était pas satisfait, ce serait un gaillard difficile. En parlant au ministre de M. Lambert je me suis inspiré de l'intérêt profond que je porte à mademoiselle de Précourt. Je me suis dit que c'était une existence déplorable que celle d'une jeune femme dont le mari est toujours en mer et dont le bonheur est sans cesse menacé par un coup de vent ou la pointe d'un récif. Mais je reviens au sujet qui nous intéresse, c'est-à-dire à l'objet de ma visite. Comme j'ai eu l'honneur de vous le déclarer, je veux devenir l'époux de mademoiselle de Précourt.

—Je vous ai déjà répondu : Jamais !

—J'ai dit que je le voulais, fit-il d'un ton absolu : ce que je veux, je l'obtiens toujours.

—Je vous renvoie à la réponse que vous fera ma fille, dit la baronne d'une voix railleuse.

—Ne parlons pas, quant à présent de mademoiselle Jeanne, que je respecte profondément et que j'aime...

—Oh ! fit la baronne en bondissant sur son siège.

—Oui, que j'aime, madame, continua M. de Borsenne. Vous savez mieux que personne tout le charme qu'elle répand autour d'elle et combien elle est digne des affections qu'elle inspire.

—Ainsi, reprit la baronne moqueuse, c'est par amour que vous recherchez ma fille ?

—Oui madame.

—Vous mentez ! s'écria-t-elle en le regardant dans les yeux.

Il ne se troubla point et répondit avec assurance :

—Quel autre sentiment pourrait m'entraîner ? La dot de votre fille sera tout au plus de trois cent mille francs, ce n'est pas pour cette misère que je renoncerais à ma liberté et à mes habitudes de célibataire. Il faut donc qu'une affection réelle et bien sincère se soit imposée à moi pour me décider à changer ma vie.

La baronne secoua la tête. Elle n'était nullement convaincue.

—Quel but mystérieux poursuit-il donc ? pensait-elle, et quel rôle voudrait-il faire jouer à ma fille dans cette nouvelle intrigue ?

De plus en plus défiante, elle prit la résolution de rester calme quand même, et elle rassembla toutes ses forces pour se tenir sur la défensive.

—Je ne puis épouser mademoiselle de Précourt, reprit M. de Borsenne, sans le consentement de ses parents.

—Et le sien, ajouta la baronne.

—Je m'occupe d'abord des autres.

—Le premier à obtenir est celui de ma fille monsieur.

—C'est votre opinion, ce n'est pas la mienne. J'obtiendrai facilement le consentement de M. de Précourt.

—M. de Précourt vous répondra, monsieur, qu'il laisse sa fille libre de disposer d'elle.

—Il me fera la réponse qu'il jugera convenable. Mais pour arriver à la réalisation de mon vœu le plus cher, il me faut un aide puissant, un ami dévoué, qui plaide un peu ma cause. Cet auxiliaire précieux, je l'ai trouvé : c'est vous, madame.

—Ah ! c'est trop fort ! s'écria madame de Précourt en se levant. Monsieur, continua-t-elle en s'efforçant de contenir sa colère, il y a une heure que j'écoute vos paroles insensées avec une patience que je m'étonne d'avoir conservée. Il est tard, j'ai besoin de repos, vous pouvez vous retirer. Et écoutez bien ceci : Moi vivante, jamais, jamais vous n'épouserez ma fille ! Jeanne vous aimerait, entendez-le bien, que je lui défendrais de vous épouser ! Allez, monsieur, allez, vous pouvez sortir comme il vous plaira, par le grand ou le petit escalier, cela m'est égal.

M. de Borsenne ne bougea pas, un sourire méchant contracta ses lèvres,

—Vous avez bien tort de vous mettre en colère, dit-il en souriant toujours ; cela ne changera rien à la situation.

Le pied de la baronne frappa le parquet avec impatience.

—Ma chère baronne, reprit-il avec impudence, notre petite causerie n'est pas terminée ; nous arrivons au moment le plus intéressant. Allons, asseyez-vous, et causons comme de vieux amis. Il est impossible qu'Adèle ait tout à fait oublié Alphonse.

Cette évocation du passé fit surgir tout à coup, au milieu du salon, le spectre sinistre des mauvais jours et des nuits d'insomnie. L'implacable tourmenteur se dressa hideux et plein de menace devant madame de Précourt.

Elle pâlit affreusement et deux flammes jaillirent de ses yeux.

—Le lâche ! murmura-t-elle éperdue.

M. de Borsenne ne perdit aucun de ses mouvements. Il éprouvait une jouissance infinie à la voir palpitante et blême de terreur sous son regard.

—Je possède toujours les lettres que mademoiselle Valudier m'a écrites, dit-il, je les ai conservées comme un trésor précieux ; je les relisais ce matin encore ; que de choses charmantes elles contiennent ! J'y tiens beaucoup à ces lettres, qui me rappellent de si doux souvenirs ; cependant je me suis promis de les rendre à Adèle Valudier le jour de son mariage avec la fille de madame de Précourt.

La baronne poussa un sourd gémissement et tomba accablée dans son fauteuil.

—Voilà, madame, continua-t-il, ce que je tenais à vous faire savoir.

—Vous me supposez donc bien misérable et aussi infâme que vous, pour avoir pu admettre que j'accepterais cet ignoble marché ? Je croyais connaître toutes les souffrances, eh bien ! non, je devais sentir la douleur de cette nouvelle et grossière injure. Je suis une malheureuse femme, monsieur, dont vous avez empoisonné la vie ; mais toute brisée et meurtrie que je suis, il me reste encore assez de force pour défendre mon enfant et éloigner d'elle l'opprobre et la honte !

—Prenez garde, répliqua-t-il durement, j'ai l'habitude de ne reculer jamais devant les obstacles. Si je les rencontre sur ma route, je les renverse. Croyez-moi, madame ne vous placez pas en travers de mes desseins. Rien ne saurait m'empêcher d'arriver au but.

—Oh ! des menaces fit-elle d'un ton de suprême dédain : vous croyez donc me faire peur ? Je ne vous crains pas, monsieur. Oui, je me placerai entre vous et ma fille, et je vous jure que vous rencontrerez en moi un obstacle qui vous empêchera d'avancer.

—Ne me défiez pas, répliqua-t-il d'une voix irritée ; je vous l'ai dit, je ne recule devant rien. Ces lettres, dont je parlais tout à l'heure, et qui peuvent révéler d'étranges choses, ces lettres placées sous les yeux de votre mari, sous les yeux de votre fille même, vengeraient l'homme que vous auriez combattu.

—Vous êtes un misérable ! lui cria madame de Précourt d'une voix sourde.

—Je le ferai, je vous le jure.

—Je n'en doute pas ; vous êtes capable de tous les crimes, de toutes les lâchetés. Eh bien ! cette menace elle-même, la plus terrible que vous puissiez faire, ne m'épouvante pas. Pour défendre ma fille contre vous, pour la sauver, moi-même je me jetterai aux pieds de M. de Précourt, que j'ai trompé, et je lui avouerai tout : ma faute, qui est votre crime et ma honte. Il me repousserait, il me maudirait, il me couvrirait de son mépris, il me tuerait peut-être !

Mais il saurait qui vous êtes et, vous connaissant... ah ! j'en suis sûre, il vous chasserait de sa maison, et ma fille, ma Jeanne n'aurait plus rien à redouter de vous.

XVII

Dans son exaltation, madame de Précourt s'était levée, et superbe d'audace, l'œil en feu, elle dominait son ennemi de toute sa fierté.

M. de Borsenne ne s'attendait certainement pas à trouver tant d'énergie et de volonté chez cette femme depuis si longtemps absorbée dans sa douleur. Il fut un moment décontenancé, mais il reprit bientôt toute son assurance.

—Ce serait une confession un peu tardive, dit-il avec un faux sourire, vous n'oseriez pas la faire. On ne renonce pas aussi facilement à l'estime d'un homme comme M. de Précourt. Vous êtes capables des plus grands sacrifices, je le sais ; mais perdre du même coup votre position dans le monde, l'amour de votre fille et l'affection de votre mari serait au-dessus de vos forces.

Vous connaissez mon projet, ajouta-t-il en se levant, je vous ai dit toute ma pensée, je veux que mademoiselle de Précourt soit ma femme, elle le sera.

La baronne eut un geste expressif.

—Oh ! je connais votre mot : Jamais ! Vous me l'avez répété assez de fois, poursuivit-il. Mais quand vous aurez bien compris que je veux avant tout le bonheur de votre fille, permettez-moi de croire que vos dispositions à mon égard ne seront plus les mêmes. Je vous accorde huit

jours pour réfléchir à tout ce que je vous ai dit ce soir. Si après ces huit jours écoulés vous ne m'avez pas dit ces deux mots : Je consens, il y aura guerre entre nous, et je vous promets que la lutte sera sérieuse, acharnée, terrible ! Je puis être vaincu ; mais je ne me retirerais pas du combat sans avoir porté de rudes coups et jeté à terre quelques victimes.

Après ces paroles, il prit son chapeau, salua la baronne avec une politesse affectée et sortit de la chambre.

—Cet homme est un monstre ! s'écria madame de Précourt en tombant à demi évanouie sur un siège.

Elle étouffait. Les efforts qu'elle avait faits pour rester maîtresse d'elle-même et contenir sa colère, prête à céder à chaque instant, l'avaient anéantie. Elle cacha son visage dans ses mains et des sanglots s'échappèrent de sa poitrine oppressée.

Dans la pièce que M. de Borsenne devait traverser en sortant de la chambre de madame de Précourt, un domestique paraissait dormir dans un coin sombre. Mais il avait les oreilles et les yeux ouverts.

Dès qu'il aperçut M. de Borsenne il se leva, alluma une bougie et ouvrit une porte. M. de Borsenne le suivit et tous deux disparurent dans un couloir.

Quand madame de Précourt se sentit à peu près remise de ses pénibles émotions, elle appela Mariette.

—Est-il venu quelqu'un ? demanda-t-elle.

—Non, madame, personne ; seulement mademoiselle est rentrée.

La baronne jeta un regard sur la pendule ; les aiguilles marquaient neuf heures un quart.

—Déjà ! fit-elle mentalement.

Elle reprit tout haut :

—Est-ce que M. de Précourt est déjà dans sa chambre ?

—M. le baron n'est pas encore rentré, répondit la femme de chambre.

—Comment, reprit madame de Précourt très-surprise, ma fille est revenue seule ?

—Oui, madame.

—Qu'est-ce que cela veut dire ? murmura la baronne préoccupée. Mariette, demanda-t-elle, y a-t-il longtemps que mademoiselle de Précourt est rentrée ?

—Il y a quelques instants, madame.

—C'est bien, Mariette, merci ; vous pouvez vous retirer.

Comme la femme de chambre sortait, mademoiselle de Précourt entra chez sa mère par une autre porte.

Cette porte servait de communication entre la chambre de la baronne et celle de sa fille ; elles étaient, toutefois, séparées par un cabinet de toilette.

La jeune fille s'avança vivement vers sa mère, lui prit les deux mains et lui mit un baiser sur le front.

—Comment te trouves-tu ce soir, chère mère ? demanda-t-elle.

—Mieux, beaucoup mieux, répondit la baronne inquiète en regardant sa fille dans les yeux, comme si elle eût voulu lire dans sa pensée.

—Oh ! je suis bien contente, fit la jeune fille presque joyeuse.

Elle approcha un tabouret sur lequel elle s'assit les bras appuyés sur les genoux de sa mère.

—Jeanne, reprit madame de Précourt, comme tu es rentrée de bonne heure !

—C'est vrai. Mais vois-tu, mère chérie, continua-t-elle d'une voix adorable, j'avais hâte de revenir près de toi.

—Chère enfant ! dit la baronne en passant ses doigts dans les boucles de cheveux noirs qui ondulaient sur le cou de sa fille.

—Et puis, poursuivit Jeanne, madame Lambert était aussi un peu souffrante. Elle pense trop à son fils, cela la rendra malade.

—Est-ce que tu ne penses pas à lui toi ?

La jeune fille rougit.

—Si, chère mère, fit-elle : seulement je me fais une raison.

Madame de Précourt eut un regard qui sembla se perdre dans l'infini.

Après un court silence :

—Jeanne, demanda-t-elle, y a-t-il longtemps que tu es rentrée ?

—Mais non, chère mère. Je n'ai fait qu'entrer dans ma chambre et ôter mon chapeau.

—Est-ce que tu es revenue seule de chez madame Lambert ?

—La nuit, j'aurais eu trop peur ! Mon père et M. Lambert m'ont accompagnée jusqu'à la porte de la maison. Et comme il est encore de bonne heure, M. Lambert ayant quelqu'un à voir rue Villedo, je crois, mon père y est allé avec lui.

Madame de Précourt poussa un soupir de soulagement. Ses craintes venaient de dissiper. Sa fille lui avait dit la vérité ; elle ne lui cachait rien. Elle le voyait dans son sourire et dans ses yeux limpides et purs comme son cœur.

Elle l'obligea à se lever, la fit asseoir sur ses genoux, et, l'attirant à elle, la tint longtemps serrée sur sa poitrine.

—C'est ainsi que tu me tenais souvent, quand j'étais petite fille, dit Jeanne. Comme on est bien dans tes bras ! On y voudrait rester toujours.

Ces paroles furent suivies d'un bruit de baisers.